

LA ROUTE DU TCHAD

Rabah, seigneur de guerre



Supplément au bulletin n°75
Francis LOUIS, Dominique CHARMOT-BENSIMON, Loïc CAMANI,
Jean-Marie MILLELIRI, Bruno PRADINES

LA ROUTE DU TCHAD

Rabah, seigneur de guerre

Supplément au bulletin n°75

Francis LOUIS, Dominique CHARMOT-BENSIMON, Loïc CAMANI,
Jean-Marie MILLELIRI, Bruno PRADINES

La France a organisé trois missions – mission saharienne, mission Afrique centrale, mission Congo-Tchad – pour conquérir le Tchad et ainsi réunir ses colonies, de la méditerranée au fleuve Congo. Ce faisant, les Français se sont constamment heurtés aux sultans locaux et à leurs armées, souvent mal équipées. Mais le plus rude adversaire fut sans conteste Rabah, qui régnait par la terreur sur une grande partie Nord du Tchad.

LES DÉBUTS DE RABAH

Rabah (Rabih al-Zubeir ibn Fadl Allah ou Rabih Fadlallah) (vers 1842-1900) est né à Halfaya al-Moulouk (faubourg de Khartoum) vers 1842 dans une famille Hamaj arabo-soudanaise. Il servit un temps dans la cavalerie égyptienne irrégulière au cours de la campagne d'Éthiopie, où il fut blessé. Licencié de l'armée dans les années 1860, il devint le principal lieutenant du trafiquant d'esclaves soudanais Al-Zubeir Rahma Mansour.

Au cours du XIX^e siècle, la ville de Khartoum était devenue un centre très important du trafic d'esclaves, organisé par des compagnies de « Khartoumi » qui implantent dans le Bahr el-Ghazal des *zaribas* (postes de traite fortifiés et défendus par des soldats-esclaves, les *bazinguers*) pour opérer des razzias. Al-Zubeir Rahma Mansour, seigneur de la guerre marchand d'esclaves, prit le contrôle de ces *zaribas* et fut nommé en 1872 « pacha », gouverneur du Bahr el-Ghazal, pour le compte du khédivé Ismaïl d'Égypte. Rabah, qui était peut-être un parent, était son principal lieutenant.

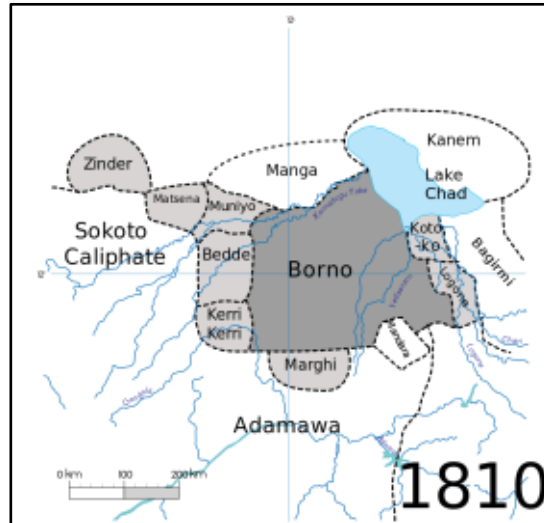


(internet)

En 1874, al-Zubayr conquiert le sultanat du Darfour. Parti au Caire en 1876 solliciter du khédivé sa confirmation comme gouverneur de sa conquête, il y est retenu prisonnier. Son fils Souleimane se révolte, et Rabah le suit. Le colonel Charles George Gordon (Gordon Pacha, gouverneur général du Soudan anglo-égyptien) nomme Romolo Gessi (Gessi Pacha) gouverneur du Bahr el-Ghazal, et

l'envoie mater la rébellion de Souleimane. Battu, ce dernier se rend le 15 juillet 1879 et est exécuté par Gessi.

Rabah, qui n'approuvait pas la reddition de Souleymane, quitte le Bahr el-Gazal avec environ 800 bazinguers, leurs épouses et 400 fusils. Fuyant Gessi Pacha, il établit ses quartiers dans le Dar Manga au sud du Tchad, entre Fort-Archambault¹ et Kélo. C'est le début de son aventure tchadienne.



Le Dar Manga et le Bornou (internet)

RABAH AU TCHAD

Rapidement, Rabah soumit les chefs du Dar Banda et porta ses conquêtes jusqu'à Bangassou², sur le M'Bomou³. Il ne descendit pas plus au sud, par peur de manquer de nourriture et par crainte des tsé-tsés qui déciment les chevaux.



¹ Aujourd'hui Sahr.

² Au sud de l'actuelle Centrafrique.

³ Rivière qui fait frontière entre la Centrafrique et la R.D. Congo.

Rabah remonte alors vers le nord-ouest et soumet le Dar-el-Kouti⁴, vers 1883. Lorsque Rabah apparut au Kouti, le cheikh ne lui fit pas confiance et l'obligea à camper hors des murs de la capitale. Bientôt apparut une forte troupe envoyée par le sultan Ali qui régnait alors sur le Ouaddaï⁵. On ne sait si elle avait été appelée pour secourir le cheikh ou parce que Rabah s'était livré à des exactions dans des régions relevant du Ouaddaï. Rabah se vit contraint à des promesses apaisantes. Mais il surprit de nuit les troupes ouaddaïennes, beaucoup plus nombreuses que les siennes, et les défit complètement [14]. Rabah entra alors dans le Kouti et y reçut l'hommage des habitants. Par cette action, il jetait les bases de sa puissance en Afrique centrale. Le cheikh Mohammed Waleb Abu Bekr-el-Senoussi le reconnut comme son suzerain et lui remit une grande quantité d'armes qui renforça encore sa puissance.

Du Kouti, Rabah étend sa domination vers le sud et l'ouest. Ses troupes sont renforcées par des troupes fuyant Gessi dans le Bahr-el-Gazal. Rabah passe des accords avec le Ouaddaï, ce qui lui permet de s'approvisionner en nouvelles armes et en munitions, contre les esclaves qu'il a capturés. À partir du Kouti, Rabah combat et soumet les roitelets et les villages des environs. Des captifs viennent combler les vides dans ses troupes, les femmes sont données aux soldats et le surplus vendu ou échangé contre des armes et des munitions.

En 1887, Rabah se croit assez fort pour attaquer le Ouaddaï, le plus puissant des états de l'Afrique centrale. Il commence par soudoyer les dignitaires du Salamat en leur offrant bœufs, chevaux, ivoire.



Salamat (Wikipedia)

⁴ Aujourd'hui au nord de la Centrafrique.

⁵ À l'est du Tchad. Après 1804, pendant le règne de Muhammad Saboun (1804 -1815), le sultanat du Ouaddaï qui a beaucoup profité de sa position stratégique à cheval sur les routes commerciales transsahariennes, a commencé à étendre son pouvoir. Une nouvelle route commerciale vers le nord a été trouvée, par l'intermédiaire de l'Ennedi, Koufra et Benghazi, et Saboun créa des caravanes royales pour en profiter. Il édit sa propre monnaie et importa des armes à feu et fit venir des conseillers militaires de l'Afrique du Nord. Le sultan Chérif mena des campagnes militaires à l'ouest jusqu'au Kanem et finalement établit l'hégémonie du Ouaddaï sur le Kanem, le Baguirmi et les royaumes d'aussi loin que la rivière Chari. La nouvelle dynastie poursuivit des campagnes militaires agressives dans les différentes parties du Tchad afin d'étendre son influence et capturer plus d'esclaves pour son commerce international avec notamment l'Afrique du nord et l'empire ottoman. Ces campagnes furent particulièrement cruelles dans le sud du Tchad, le nord du Kanem, le Guéra et le nord dans le BET où les traditions locales continuent jusqu'ici à parler de razzias, d'enlèvement des enfants et de soumission forcée à l'autorité du Ouaddaï.

Mais les troupes du Ouaddaï s'unirent contre Rabah et les dignitaires du Salamat firent défection et rejoignirent les troupes du Ouaddaï. Les troupes ouaddaïennes furent victorieuses dans tous les combats, malgré quelquefois de lourdes pertes⁶. Rabah abandonna cette guerre et le chef d'armée Osman es Dahab Abu Djebrin fit décapiter tous ceux qui furent convaincus d'intelligence avec Rabah. Après cette vaine tentative de pénétrer dans le Ouaddaï par le Salamat, Rabah ne retourna plus au Kouti.



Statue de Rabah au musée national de Maiduguri, Borno, Nigeria (Wikipedia)

En 1891, sur instruction de Rabah, le cheikh Mohammed Waleb Abu Bekr-el-Senoussi fait massacrer la mission française de Crampel. Rabah récupère ainsi 50 fusils à répétition, 200 fusils ordinaires et de nombreuses munitions.

Rabah lance des raids vers l'ouest et le sud et s'installe solidement dans le Gribingui, en pays Sara⁷. Durant l'hiver 1888-1889, le Soudan égyptien tombé aux mains des Mahdistes écrase la révolution Gumeza⁸. Les vaincus, au nombre de 1 000 à 2 000, partent avec armes et femmes et viennent renforcer Rabah. Il décide alors de marcher sur le Chari et de fonder un grand empire autour du lac Tchad.

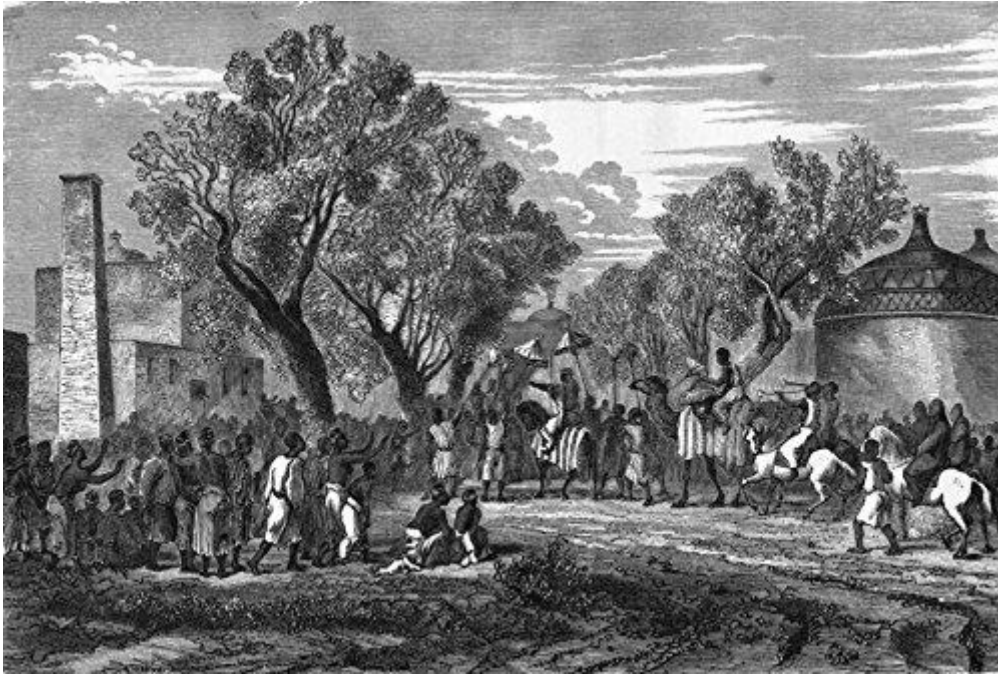
En 1892, il ouvre les hostilités contre le Baguirmi⁹ dirigé par le sultan Mohamed er Rachman Gaourang, qui refusait l'établissement d'un commerce d'armes entre Rabah et l'ouest. Rabah bat Gaourang dans des escarmouches, qui demande alors des secours aux sultans du Bornou et du Ouaddaï. Au Bornou, il n'est pas écouté. Au Bornou, il n'est pas écouté. Le sultan Youssuf du Ouaddaï promet son aide.

⁶ Le premier combat, livré sur le haut cours de la rivière salamat dura toute une journée. Les troupes ouaddaïennes perdirent 400 hommes

⁷ Sud-ouest du Tchad.

⁸ Mouvement dissident du Mahdisme.

⁹ Capitale : Massenya.

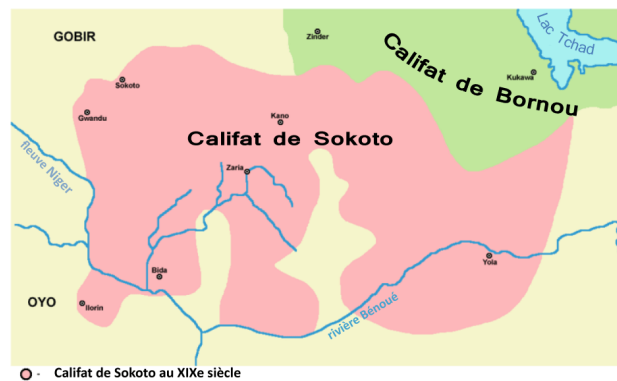


Le sultan Gaourang entrant dans Massenya (Wikipédia)

Rabah s'approchant de Massenya, Gourang l'incendie et se réfugie à Mandjafa. Rabah assiège la ville pendant 5 mois mais les troupes du Ouaddaï arrivent en renfort de Gaourang. Là, les récits diffèrent : certains disent que Rabah emporte une victoire décisive en écrasant les troupes du Ouaddaï ; d'autres précisent que les Baghirmiens étant affamés et à bout de résistance, Gaourang réussit à s'enfuir chez un allié à Goulfei¹⁰. Les troupes du Ouaddaï approchant – 45 bannières de 100 fusils, armées de Remington -, Rabah bat en retraite jusqu'à Dikoa¹¹.

Enrichi des trésors du Baguirmi et renforcé de nombreux esclaves, Rabah remonte vers le Nord, le long du Logone. Après que le sultan Moussa lui eut montré un gué sur le Chari, rendant ainsi possible le franchissement du fleuve par son armée, Rabah le tua et prit la ville de Karnak Logone, violant les frontières du Bornou dont le Logone était vassal.

Le sultan du Bornou était âgé et son peuple avait depuis longtemps désappris le métier des armes.



Avec l'appui du prince de Sokoto Haïatou¹², Rabah entreprit la conquête du Bornou. Il détruisit une à une les grandes villes situées sur le Chari, avec une cruauté que rien n'arrêtait. Ces bains de sang

¹⁰ Au Cameroun, au nord de N'Djamena.

¹¹ Au Nigeria, à hauteur de N'Djamena.

¹² Rabah donna à Haïatou sa fille unique Haoua et prit pour femme une de ses filles. Il l'éleva également à la haute dignité de conseiller spirituel et de juge.

versés par ses troupes en pays musulman jetaient le germe d'une haine profonde chez tous les peuples du Tchad, qui sera lourde de conséquences.

Le sultan Haschem du Bornou envoya Mala Kerim, un de ses généraux contre Rabah. Mala Kerim fut battu à Gilda, au sud du lac Tchad, et son armée détruite. Mala Kerim s'était assis sur un tapis pour attendre la mort. Cousu dans la peau d'une vache fraîchement écorchée, il fut exposé au soleil et souffrit une mort atroce.

Rabah et son armée longèrent la rive occidentale du lac Tchad et se dirigèrent sur la capitale Kouka. Haschem marcha alors sur Rabah La bataille fut livrée à Tagha, au sud de Kouka. La grande armée bornouane fut totalement détruite. Haschem prit la fuite mais fut rattrapé par Abou Kiari, un de ses officiers et neveu, qui le tua. Abou Kiari surprit alors Rabah à Mbane, près de Kouka, et le battit. Pendant que les troupes d'Abou Kiari se livraient au pillage, Rabah contre-attaqua et détruisit l'armée bornouane. Abou Kiari fut pris et tué.

Rabah enleva alors Kouka sans difficulté. La ville fut mise à sac et totalement détruite.

Le grand empire du Bornou tomba ainsi entre les mains de Rabah.

Quarante ans après ces atrocités, le médecin-capitaine Lieurade s'en émeut encore¹³ :

Et un jour, les hordes de Rabbah déferlèrent sur le pays comme une marée de feu et de sang. L'esprit hésite à croire les faits atroces rapportés par les nombreux témoins oculaires, que l'on trouve encore, de cette période d'épouvante. Il est donc permis de dire que sans l'arrivée des Français à cette époque, tout ce qui forme le Bornou, le pays Kotoko et le Baguirmi ne serait qu'un désert inhabité.

Le sultan de Logone (grand-père du sultan actuel) apprenant que Rabbah, venant de dévaster le Baguirmi, approchait de la ville, envoya à sa rencontre des émissaires porteurs de présents et de lettres, l'assurant de son entière soumission. Rabbah n'en fit pas moins évacuer la ville par ses habitants, la pilla sans la brûler et y installa ses troupes ; cependant que les Kotoko bâtissaient un village de paillottes en dehors des murailles.

De là partirent des colonnes chargées d'aller répandre dans le pays le respect et la crainte de son nouveau maître : dix villages sur les quarante-trois qui dépendent du sultanat de Logone, échappèrent seulement à la destruction complète.

¹³ LIEURADE L. – Le Cameroun tchadien. Le pays, les habitants, la faune. *La Terre et la Vie*, 1935, 5, 215-35. Louis LIEURADE était de la promotion 1922 de Santé Navale, matricule 0481.

La tactique était toujours la même : survenant à l'improviste autour d'un village, les « Sofas » mettaient le feu aux cases, et se répandaient dans les ruelles où ils abattaient les fuyards. Ceux qui pouvaient échapper aux flammes et au massacre trouvaient aux abords du village un cordon de sentinelles qui les fusillaient à bout portant. Les prisonniers étaient rassemblés ; un certain nombre d'entre eux étaient égorgés ou suppliciés, les autres, après avoir été marqués au front, étaient amenés en esclavage à Dikoa.

Un sort meilleur n'était pas réservé à ceux qui, prévenus à l'avance de l'arrivée des Barbares, avaient pu s'enfuir dans la brousse. Ils y étaient attendus par les Mousgoum de Pous ou les Arabes du Mandara, qui profitaient de l'aubaine et bénéficiaient du concours inespéré des massacreurs faisant office de rabatteurs.

Quelques chiffres montrent l'importance de ces carnages : à Garlé, qui ne compte aujourd'hui que trente habitants, sept femmes enceintes furent éventrées, les fœtus et quatre enfants furent empalés sur des baguettes ; douze adultes furent égorgés, le reste emmené en esclavage.

A Mahé, où j'ai recensé soixante-dix-sept habitants, soixante hommes furent égorgés.

A Mouhouli, où ne vivent maintenant que huit habitants, quarante personnes furent massacrées, trente emmenées en captivité.

Las de ses atrocités dans la région, Rabbah alla les continuer dans le Bornou. Il amena avec lui le sultan de Logone et quelques auxiliaires Kotoko. Mais en route, sans le moindre prétexte, il fit décapiter son allié involontaire.

Rabah laisse alors une garnison à Kouka et fonde sa résidence à Dikoa¹⁴, une des régions les plus peuplées et les plus fertiles d'Afrique centrale, et en fait la nouvelle capitale du Bornou. Il s'ensuit une année de paix relative sur l'empire de Rabah. Les populations, ébranlées par l'invasion brutale et cruelle du conquérant, ne pensent pas à se soulever et paient leurs tributs.

La première guerre importante est menée dans les monts Mandara, au sud de Dikoa. Omar Sanda, héritier de la dynastie du Bornou détrôné, y a trouvé refuge et se prépare à reconquérir son empire.

¹⁴ Dans l'actuel nord-est du Nigeria, à peu-près sur la même latitude que N'Djamena.

Rabah envahit le royaume de Mandara, tue le sultan du Mandara, tandis qu'Omar Sanda réussit à prendre la fuite et se réfugie à Zinder. Rabah prend Dulo, la capitale, la détruit et capture un grand nombre d'esclaves. Il retourne triomphalement à Dikoa.

En 1896, Rabah envoie un émissaire à Zinder mais le sultan de Zinder refuse de payer tribut et engage plusieurs petits sultans de l'ouest du Bornou à se joindre à lui. Rabah envoie alors son fils Fadel Allah contre les princes rebelles. Fadel Allah ravage et soumet le Beddi, voisin du Bornou, mais se heurte à une résistance farouche de Zinder et doit se retirer bredouille après avoir subi de lourdes pertes.

Rabah décide alors de poursuivre lui-même la guerre contre l'ouest et se propose d'attaquer le sultan de Sokoto, pour des raisons essentiellement commerciales. La préparation des combats est minutieuse car le Sokoto forme une véritable coalition avec quelques états voisins. Mais il n'y a finalement pas de guerre, à l'exception, pour des raisons essentiellement commerciales et aussi parce que Rabah n'avait plus confiance en Haïatou. La préparation des combats est minutieuse car le Sokoto forme une véritable coalition avec quelques états voisins. Mais il n'y a finalement pas de guerre, à l'exception d'un accrochage à Kano¹⁵. Rabah rebrousse chemin subitement et rentre à Dikoa.

En 1898, la ville de Kouka, partiellement reconstruite, se révolte et Rabah la détruit complètement pour la deuxième fois.

Mais en 1897, le Français Émile Gentil, à bord du *Léon Blot*, a descendu le Chari jusqu'au lac Tchad¹⁶, après avoir signé un traité de commerce et de protection avec le sultan Gaourang du Baguirmi. C'est pour Rabah une véritable provocation et le signal d'une nouvelle guerre, contre les Européens cette fois-ci.

La vengeance de Rabah ne tarde pas. Il traverse le Chari et ravage le Baguirmi du sud du Kanem au 9^{ème} parallèle. Chaque ville est prise et détruite. Gaourang incendie lui-même sa capitale et s'enfuit au sud. Rabah retourne à Dikoa et la famine s'installe dans tout le Baguirmi.

De retour de France en 1899, Gentil arrive à Gribingui, sur le Haut Chari, avec une double mission : aider Gaourang à remonter sur son trône et empêcher toute attaque de Rabah contre lui ; prendre pied au Ouaddaï, attribué à la France par un récent accord avec l'Angleterre.

Averti de l'arrivée de Gentil, Rabah quitte Dikoa et remonte le Chari avec 12 000 hommes. Le 17 juillet, il écrase Bretonnet et sa troupe à Togbao. Cette victoire lui permet de récupérer des fusils et quelques canons, mais il a un peu plus de 500 tués dans ses rangs.

Apprenant ce désastre, Gentil se met sur la défensive. Il amène des renforts à Gribingui et à Tounija¹⁷ où il construit une position fortifiée.

Rabah s'étant replié sur Kouno, Gentil décide d'attaquer. Le capitaine Robillot reçoit le commandement des troupes qui comprennent

- La flottille commandée personnellement par Gentil, comprenant le *Léon Blot* avec une pièce à tir rapide, qui remorque un grand chaland armé d'un autre canon-révolver, deux bateaux d'acier et un bateau en bois. À bord, deux Européens, 45 indigènes dont 25 combattants ;
- L'artillerie, commandée par trois Européens ;
- Trois compagnies de tirailleurs, soit 9 Européens et 307 Sénégalais.

Le 29 octobre au matin s'engage la bataille de Kouno, violente et meurtrière. Les troupes françaises se replient vers 16 heures avec près de la moitié de leurs effectifs hors de combat (44 tués, 111 blessés) mais Rabah a également de lourdes pertes. Il est lui-même blessé et se replie vers le Nord, tandis que Gentil fait retraite sur Fort-Archambault où il attend des renforts.

¹⁵ Aujourd'hui capitale du Nigeria.

¹⁶ Voir supplément n° 74.

¹⁷ Fort Archambault, puis Sahr.

De son côté, la mission Afrique centrale-Tchad, avec à sa tête Joalland et Meynier, quitte Zinder avec 200 hommes montés sur chameau et un canon de 80 mm¹⁸. Le 22 octobre, après 525 km de marche, le lac Tchad est atteint. Le 23, la mission campe à Nguigmi. La traversée du Kanem se fait sans difficulté et l'expédition atteint le delta du Chari en contournant le lac par le nord et l'est. Le 10 décembre 1899, Goulfeï est atteint.



Goulfeï (internet)

Là, Joalland apprend que Gentil est beaucoup plus loin, en amont du Chari. Meynier, avec 3 cavaliers et un chameau de bat, réussit à rejoindre Gentil après avoir parcouru 700 km en 14 jours. Le 30 janvier 1900, Meynier reçoit du capitaine Robillot l'ordre de rester sur le lac Tchad. Il est de retour au camp de Joalland le 8 février.

La troisième mission, mission saharienne ou mission Foureau-Lamy¹⁹, arrive à Zinder le 2 novembre 1900. Le 25 décembre, après avoir intronisé Omar Sanda sultan du Bornou et visité Kouka en ruines, l'expédition prend le chemin du lac Tchad par Nguigmi, sur les traces de Joalland et Meynier. La jonction avec Joalland a lieu le 24 février 1900.

Foureau, mission terminée, retourne seul en France par le Congo français. Le commandant Lamy, plus haut gradé, prend le commandement de toutes les troupes.

Le 3 mars, le combat est engagé contre les 1 000 hommes de la garnison de Kousseri. La ville est prise et le premier drapeau de Rabah enlevé. Kousseri devient le point d'appui des Français.

Le 9 mars, les Français soutiennent un combat contre Fadel Allah et 2 000 hommes sortis de Goulfeï. Le fils de Rabah est défait et 200 de ses hommes sont tués. Les Français comptent 5 tués et 25 blessés.

Le 21 avril, Gentil arrive à Kousseri. Rabah, qui avait quitté Dikoa, avait construit un camp fortifié à 6 km de Kousseri.

Le 22 avril, Lamy décide d'attaquer Rabah. Les forces françaises comptent alors 700 hommes et 7 canons. Elles sont appuyées par Gaourang avec 1 500 Baguirmiens.

Rabah a 5 000 hommes, 600 cavaliers et les 3 canons enlevés à Bretonnet. Fadel Allah se tient à Carnac Logone avec 500 fusils et Niébé, le deuxième fils de Rabah, à Dikoa avec 400 fusils.

¹⁸ Voir supplément n°73.

¹⁹ Voir supplément n°72.



Un canon de Rabah au musée national tchadien, N'Djamena (internet)

Sur cette bataille décisive, nous laissons la parole à Auguste Terrier [12] :

C'ÉTAIT le 22 avril 1900, au matin. Le camp de Rabah apparaissait au sommet d'un mamelon dont les vues étaient bien dégagées. C'était un vaste réduit de forme circulaire d'un diamètre de 300 mètres; il était très solidement organisé, entouré de palanques renforcées par une levée de terre; à l'extérieur se trouvait un village en paillotes.

Lamy dirigea d'abord sur le camp le tir de son artillerie, puis l'infanterie ouvrit un feu violent: une centaine d'obus tombèrent ainsi sur le camp et 32,000 cartouches furent tirées, tout cela en deux heures. L'effet moral était produit.

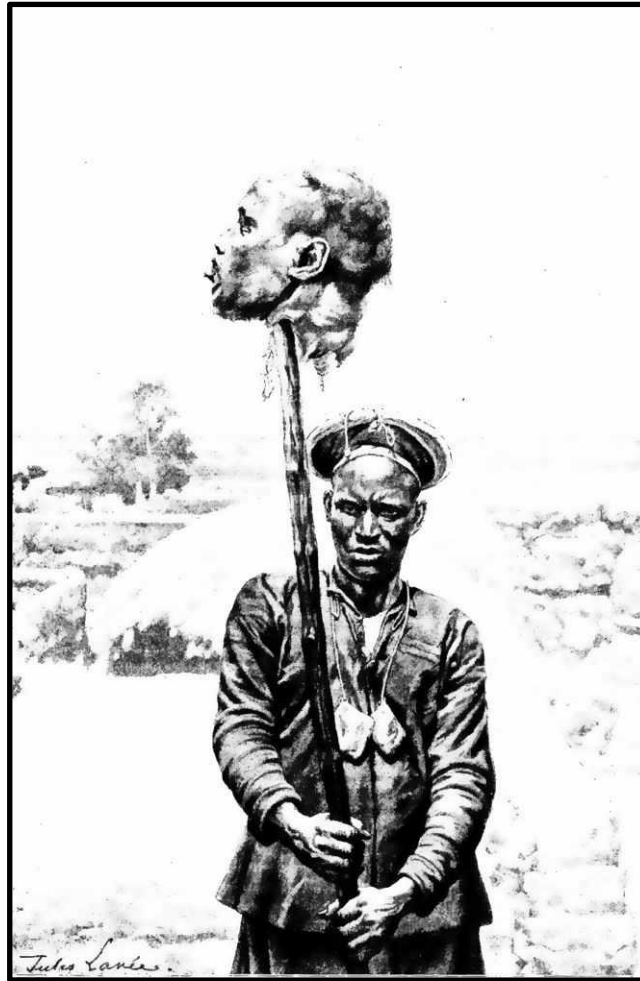
C'est le moment qu'attend Lamy. A sa réserve, qu'il a gardée au centre, et à toutes ses troupes il donne l'ordre de l'assaut. Officiers, spahis, tirailleurs algériens et tirailleurs soudanais rivalisent d'ardeur, et l'entrain de tous est tel que la position ennemie est enlevée et traversée d'un seul élan. Les gens de Rabah se défendent avec acharnement; il est lui-même blessé; mais ses troupes se débattent et fuient devant la ruée des soldats de Lamy.

Ce dernier, à cheval, et tout en faisant porter ses ordres par le lieutenant de Chambrun qui parcourt, sous le feu de l'ennemi, toute la ligne du combat, pénétre dans le camp en vainqueur. Mais les ennemis tentent un dernier effort et font un retour offensif, en profitant de la dispersion de nos troupes, cela dans le but d'assurer la fuite de Rabah. Tout à coup Lamy chancelle et tombe de son cheval: une balle lui a fracassé le bras gauche et il a la poitrine traversée. Il tombe évanoui. Au même moment, à ses côtés, tombent le capitaine de Cointet, tué raide, et le lieutenant de Chambrun, celui-ci blessé au bras droit: le tout n'a duré qu'un clin d'œil.



Les tirailleurs se lancent de nouveau et les gens de Rabah sont repoussés. La colonne Reibell leur coupe la retraite et le désordre est à son comble : c'est une déroute, et tous s'enfuient dans la brousse. Bientôt un grand cri s'élève : Rabah a été tué et un tirailleur soudanais rapporte la tête et la main du terrible conquérant. La victoire est décisive, tous les étendards ennemis sont tombés dans nos mains et, de plus, on retrouve les trois canons que Rabah avait enlevés au malheureux Bretonnet, massacré par lui en 1899, à Togbao.

Hélas ! nos pertes étaient cruelles. Les lieutenants Meynier, de Chambrun, Galland et de Lamothe étaient blessés. Mais surtout, le commandant Lamy et le capitaine de Cointet étaient morts.



La tête de Rabah (internet)

Ce dernier avait été tué sur le coup. Lamy, quoique mortellement blessé, eut une longue agonie. Il avait été transporté dans la tente de Rabah. Étendu sur un lit bas, le bras gauche brisé, entouré de bandelettes, il avait gardé sa connaissance. Le capitaine Reibell vint lui serrer la main. « Nos pertes sont-elles nombreuses? demande Lamy, toujours soucieux de la conservation de ses troupes. Faites faire l'appel. Je veux savoir combien nous avons de morts et de blessés et quels sont ces braves gens. » Reibell lui annonçant que Rabah était tué : « Est-ce bien vrai! » dit-il, semblant ne vouloir croire à ce grand triomphe qu'il payait de sa vie.

Il souffrait atrocement de la chaleur et de la soif. On lui donnait à boire, un spahi éventait son visage. La température était torride et elle était encore accrue par les incendies allumés au milieu du camp par les Baguirmiens de Gaourang qui, dans la joie de la victoire acquise par les Français, se livraient à tous les désordres, à tous les pillages. Lamy était, de moment en moment, plus abattu. Malgré son énergie il se plaignait : « Docteur, je souffre horriblement. » Il s'éteignit ainsi au milieu du désespoir de tous, en connaissant son succès, mais sans pouvoir s'en enorgueillir.

Le corps fut transporté à Kousseri; il fut veillé toute la nuit, à la lueur des bougies, par les officiers de la mission saharienne, qui tenaient à honneur de rendre à leur chef ce dernier devoir. Les obsèques eurent lieu le lendemain matin. Le capitaine Reibell, dans une fort belle lettre, en a décrit la grandiose simplicité :

« Le cortège, écrivait-il, se composait des dix-sept civières sur lesquelles étaient transportés les hommes de troupe tués au feu et que, quelles que fussent leur origine ou leur nationalité, la mort avait confondus avec leur chef et élevés, de simples nègres qu'ils étaient pour la plupart, à la dignité de soldats français tombés au champ d'honneur. Les civières, sur lesquelles étaient transportés le sergent Rocher, du 1^{er} tirailleurs, le capitaine de Cointet et le commandant Lamy, fermaient la marche. Les corps, enveloppés de bandelettes, à la manière indigène, étaient recouverts de grands drapeaux tricolores leur servant de linceuls. Sur la civière du commandant étaient déposés son dolman et son képi de grande tenue, qu'il avait précieusement conservé au milieu de notre naufrage, son sabre et sa croix d'officier de la Légion d'honneur. Toutes les troupes de la garnison avaient pris les armes. Le deuil était conduit par le commissaire du gouvernement, Gentil et par moi. La pompe funèbre se déroula lentement, à travers les rues étroites et tortueuses de Kousseri jusqu'au champ de repos, où étaient déjà déposés un trop grand nombre de nos soldats. Il nous avait paru conforme aux habitudes de notre chef, toujours si simple et si modeste, qu'il reposât au milieu des soldats qu'il aimait, sans que rien autre distinguât sa tombe de la leur, si ce n'est la croix de bois blanc qui devait la surmonter. Le commissaire du gouvernement Gentil, le capitaine Robillot, moi-même, nous prîmes successivement la parole sur ces tombes, pour exprimer les regrets du gouvernement, de l'armée et de la patrie, et pour faire ressortir de notre mieux ce qu'il y avait de cruel et d'injuste dans ces pertes, que rien ne saurait compenser.

Le reste des troupes de Rabah s'enfuit vers Dikoa, poursuivi par les cavaliers français et 1 500 drapeaux. Au camp de Rabah, on retrouve les drapeaux et les canons pris à Bretonnet. Désormais, le commandement est assuré par le commandant Reibell, de la mission Foureau-Lamy.

LA FIN D'UN EMPIRE

Reibell entreprit d'aller combattre les fils de Rabah, avec 700 fusils, 30 cavaliers algériens, 3 canons et un grand nombre de partisans baguirmiens. Lorsque les Français se présentèrent devant Carnac

Logone, la ville avait été évacuée et l'armée de Rabah se repliait sur Dikoa, rejointe par des troupes venues de Goulfeï.

Le 1^{er} mai, les Français arrivèrent devant Dikoa. Là encore, la ville avait été évacuée par Fadel Allah. Les populations avaient commencé le pillage. Les français occupèrent le palais et les casernes. Peu après, la poudrière explosa, mettant le feu au palais et aux constructions des environs. Les Français éteignirent l'incendie et reprirent la chasse à Fadel Allah dès le lendemain.

Le 2 mai, les fuyards sont rattrapés à Degemba²⁰. Les Français furent victorieux, mais Fadel Allah s'échappa encore et se replia sur le Mandara. Il édifia en hâte un fort à Issege²¹ où les Français l'y surprirent le 7 mai.

Fadel Allah réussit à s'enfuir. Les Français trouvèrent 1 000 esclaves et 5 000 femmes et se saisirent de 11 drapeaux.

Reibell rebroussa chemin pour se retrouver à Dikoa le 13 mai et sur le Chari le 15. Il entreprit alors la construction de Fort-Lamy, en vis-à-vis de Kousseri.

La plus grande partie des officiers et des hommes de la mission saharienne regagna ses foyers par le Congo. La mission Joalland resta quelque temps à la disposition de Gentil, puis retourna à Zinder le 10 juillet. Elle retourna chez elle par Say.

Gentil retourna à Paris le 25 août et fut nommé Gouverneur des Colonies en reconnaissance de ses services exceptionnels. Au Tchad, son intérim était assuré par le lieutenant-colonel Destenave.

Le 6 août, Destenave franchit le Chari avec 500 hommes et un canon pour surprendre Fadel Allah à Dikoa. Mais, encore une fois, Fadel Allah refuse le combat et s'enfuit. Destenave envoie alors des patrouilles dans toutes les directions pour le retrouver. Le 23 août à 5 heures du matin, à Goujba, le capitaine Dangeville surprend Fadel Allah et ses hommes dans leur sommeil. Fadel Allah est blessé mais parvient à regrouper ses troupes dans des couverts à l'extérieur du village. Après plusieurs heures de combat, Fadel Allah et 500 hommes sont tués. Niébé, fils cadet de Rabah, réussit à fuir bien que blessé. Haoua, sa sœur, est avec lui. Ils finissent par se rendre le 25 août et sont faits prisonniers.

Le butin s'élevait à 16 drapeaux, 1 800 fusils, un canon sur son affut, 2 000 cartouches, 1 500 kgs de poudre et 200 chevaux. À Goujba, 3 000 esclaves appartenant aux fils de Rabah sont libérés.

L'expédition Destenave fit 1 800 prisonniers. L'empire de Rabah n'existait plus.

Les têtes de Rabah et de Fadel Allah, ramenées en France, seraient toujours au Musée de l'Homme à Paris.

CONCLUSION GÉNÉRALE

Pour conclure ce dossier (suppléments 72, 73, 74 et 75), nous laissons la parole à Louis-Armand Héraud [06] :

En 1900, trois colonnes militaires parties d'Alger, de Dakar et de Libreville, convergèrent sur le lac Tchad, "le nombril de l'Afrique". Après la bataille de Kousseri et la mort du sultan esclavagiste Rabah, le deuxième empire colonial français, commencé en 1830 avec la conquête de l'Algérie, avait presque atteint sa plus grande expansion. Les territoires français d'Afrique du nord, d'Afrique occidentale et d'Afrique équatoriale furent désormais réunis en un tout cohérent. Pour satisfaire aux besoins sanitaires des troupes et des populations autochtones, un "corps de santé des colonies et des pays de protectorat" avait

²⁰ Au Nigeria, au sud-ouest de N'Djamena.

²¹ Dans l'Adamaoua au Cameroun.

été créé dès 1890 ; ouvert aux médecins et pharmaciens civils, il ne fut presque entièrement composé que d'anciens médecins et pharmaciens de la Marine. L'année 1890 avait vu aussi la création à Bordeaux de "l'École principale du Service de santé de la Marine" qui remplaçait les trois écoles de médecine de la Marine (Rochefort-sur-mer, Toulon et Brest). Cette école, connue sous le nom d'usage de "Santé Navale", va exister 121 ans. Les élèves qui en sortaient se nommaient entre eux des "Navalais". Tout au long de son existence, l'école de Bordeaux fournit pour un tiers les médecins et les pharmaciens nécessaires de la Marine de guerre française et pour deux tiers les praticiens indispensables au Service de santé des colonies. Les médecins et pharmaciens étaient régis par le statut des officiers ; ils débutaient tous avec un grade équivalent à celui de sous-lieutenant et quelques-uns pouvaient atteindre en fin de carrière le grade de général. En 1903, le corps de santé colonial et des pays de protectorat fut rattaché aux Troupes coloniales, un corps d'armée autonome directement issu des Troupes de Marine mais distinct de l'Armée métropolitaine ; ce rattachement renforça le caractère militaire du Service de santé colonial. La paix ayant été imposée dans les territoires ultramarins conquis, le Service de santé des Troupes coloniales s'orienta de plus en plus vers les soins aux populations civiles, mais il conserva son caractère militaire et en particulier un commandement très hiérarchisé. Pour une meilleure efficacité sur le terrain, il apparut nécessaire d'avoir en matière de santé en milieu tropical une doctrine. C'est dans ce but bien précis que fut décidée en 1905 la création à Marseille de "l'école d'application du Service de santé des Troupes coloniales". Du fait de sa localisation sur le promontoire qui domine l'entrée du vieux port de Marseille, l'école prit le nom d'usage d'école du "Pharo" et les élèves qui en étaient issus se dénommèrent entre eux les "colos" par référence à leur vocation coloniale.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- [01] ABADIE Jean-Claude et Françoise – Sahara-Tchad (1898-1900). Carnet de route de Prosper Haller, médecin de la mission Foureau-Lamy. L'Harmattan, Paris 1989, 217p.
- [02] AMEGBOH Joseph – Rabah, conquérant des pays tchadiens. Éditions ABC, Paris 1976, 89p.
- [03] BRITSCH Jacques – La mission Foureau-Lamy et l'arrivée des Français au Tchad (1898-1900). L'Harmattan, Paris 1989, 191p.
- [04] GALLAND Gabriel – Vingt mois au Pays de la Soif. Librairie nationale d'éducation et de récréation, Isle 1906, 224p.
- [05] FOUREAU Fernand – D'Alger au Congo par le Tchad. Éditions Masson, Paris 1902, 829p.
- [06] HÉRAUT Louis-Armand - La "Marseillaise" Vies et morts des médecins et pharmaciens de la première promotion du "Pharo". Histoire des Sciences Médicales 2011 ; XLV(1) : 11-24.
- [07] Général JOALLAND – Le drame de Dankori. Mission Voulet-Chanoine. Mission Joalland-Meynier. Nouvelles éditions Argo, Paris 1930, 253p.
- [08] Lieutenant-Colonel KLOBB – Dernier Carnet de Route. Au Soudan français (rapport officiel de M. le Gouverneur Bergès sur la fin de la mission Klobb). Éditions Flammarion, Paris 1903, 292p.
- [09] MAESTRI Robert – Commandant Lamy. Un officier français aux colonies. Éditions Maisonneuve & Larose, Paris 2000, 251p.
- [10] Colonel MEYNIER – Les conquérants du Tchad. Éditions Flammarion, Paris 19XX, XXXp.
- [11] Général REIBELL – Carnet de route de la mission saharienne Foureau-Lamy, 1898-1900. Librairie Plon, Paris 1921, 422p. + carte.
- [12] TERRIER Auguste – La mission Foureau-Lamy. Journal des Voyages, 27 janvier 1901, n°217.
- [13] TERRIER Auguste – La mission Gentil. Journal des Voyages, 12 mai 1901, n°232.
- [14] VON OPPENHEIM – Le domaine tchadien de Rabah. L'Harmattan, Paris 2001, 142.

C'est un marchand d'esclaves chassé du Dar Four, Rabah, qu'on trouve paradoxalement à la base de la pénétration française au Tchad, à la fin du siècle dernier. Ayant mis à feu et à sang le sud et le sud-est du pays, cet extraordinaire personnage allait écraser définitivement le Bornou, dont il se proclamerait souverain, et faire peser sur tout le centre du Tchad une terrible menace. Le Sultan du Baguirmi, Gaourang, et les chefs voisins du Fitri et du Kanem, peu soucieux de réclamer contre lui l'onéreuse protection de l'Empire du Ouaddaï, n'eurent d'autre ressource que d'appeler à leur secours les troupes peu nombreuses, mais disciplinées et bien armées, d'un ancien officier de marine français, Gentil, qui avait pris le relais, en Oubangui, du grand explorateur Savorgnan de Brazza.

Rabah était lui-même l'ancien lieutenant d'un aventurier de haut vol, Ziber, que les Egyptiens avaient emprisonné après avoir fait de lui un gouverneur du Bahr el Ghazal. Le fils de Ziber, Soliman, avait essayé de maintenir la tradition paternelle. Traqué par les troupes anglo-égyptiennes de Gordon Pacha, sous le commandement de l'Italien Romolo Gessi, il s'était finalement rendu en 1878 en même temps que ses compagnons. Seul d'entre eux, Rabah, ayant refusé l'*aman*, avait invité ceux qui voulaient se joindre à lui « à partir pour l'ouest à la grâce de Dieu ». Ainsi commença la prodigieuse équipée qui devait l'amener jusqu'au trône des Sefawa.

Suivi de quelques milliers de partisans – les *bazinguer* – armés de carabines à répétition et groupés en « bannières » représentant l'équivalent d'un bataillon, Rabah fit d'abord irruption dans le Dar Kouti, puis dans le Dar Rounga où il se heurta à la résistance d'un aguid ouaddaïen, Cherf Eddin. Il obliqua alors vers le Lac Iro, opéra dans les régions aujourd'hui oubanguiennes de Gribingui et de Bangassou, poursuivant ses razzias sauvages chez les tribus Mandjia et Banda. En 1886, il remonte vers le nord, saccage le pays sara, traverse le Chari et pousse jusqu'au-delà de Korbol, laissant derrière lui, à la tête du Dar Kouti, l'un de ses vassaux, Mohammed es Senoussi, qui allait continuer son œuvre de mort jusqu'au jour où il serait abattu par nos troupes (février 1911). A partir de 1890, Rabah s'attaque au Bornou, s'en empare, met à mort son souverain légitime et prend lui-même le titre de *Mai*, fondant une nouvelle capitale, Dikwa, où il fera pendre, en 1898, l'explorateur française de Behagle.

Les troupes françaises allaient payer un lourd tribut, avant d'en venir à bout, à cet aventurier de cauchemar. En 1891, l'explorateur Crampel tombait, au Dar Kouti, dans un guet-apens organisé par Mohammed Senoussi avec la complicité de douze miliciens félons de la colonne. La mission avait été attaquée au moment où elle s'apprêtait à franchir la rivière Diangara. Crampel, le docteur Mohammed Saïd et vingt miliciens furent égorgés. Un deuxième détachement, placé sous les ordres de M. Biscarrat fut anéanti de la même manière quelques heures plus tard. Soixante fusils et dix mille cartouches, prix de cet attentat, furent docilement expédiés par Mohammed Senoussi à son suzerain de Dikwa. Huit ans plus tard, l'avant-garde de Gentil, sous les ordres du lieutenant de vaisseau Bretonnet, était anéantie de même par les troupes de Rabah, alors qu'elle se portait au secours de Gaougang, souverain du Baguirmi, avec lequel l'explorateur avait signé un traité d'amitié et de protectorat lors de sa première descente du Chari, sur le « Léon Blot », en 1897.

Ce ne sera que le 22 avril 1900 que les colonnes réunies de Gentil, venu par le Chari, de Foureau et du commandant Lamy, arrivés du nord, mettront un terme, à la sanglante bataille de Kousseri qui coûtera la vie à Lamy, à la sombre carrière de Rabah.

Sa tête grimaçante au bout d'une sagaie sera le dernier souvenir qu'il laissera aux populations tchadiennes, après tant de massacres auprès desquels les exploits de Gengis Khan paraissent des jeux innocents et qui pèsent encore lourdement sur la démographie du pays. Les anciens n'en ont pas perdu le souvenir et, à l'exception du petit-fils d'un de ses généraux qui a cru bon, il y a quelques années, de publier un opuscule à sa louange, grâce à la subvention inattendue d'un parti politique français, nul, parmi les nationalistes africains les plus virulents, n'a songé à revendiquer son redoutable parrainage. C'est surtout autour du Lac Iro et dans le bas Salamat qu'il donna la pleine mesure de sa férocité. Les petits enfants qu'on y menace, pour les faire obéir, de les donner aux « Banda » poussent encore des hurlements de terreur, en souvenir des gardes du corps aux dents limées que Rabah avait recrutés au sein de cette tribu adonnée à l'anthropophagie, et qu'il rétribuait paisiblement en quartiers de chair humaine.

Pierre Hugot

« Le Tchad »

Nouvelles Editions Latines, Paris 1965, pp 36-39.